

politiques qui ont conduit à la prise d'armes de 1848 ont été possibles parce que les lettrés roumains, uniates et orthodoxes, s'étaient déjà saisis de positions qui ont dicté leurs choix et leurs actions.

Dans les principautés de Valachie et de Moldavie, comme dans la Roumanie qui a pris naissance par leur union, la société n'était pas homogène. La condition de «sujets» des Etats occidentaux conférait un statut juridique privilégié aux Roumains autant qu'aux ressortissants étrangers. Pour cette raison, le nombre des bénéficiaires de ces impunités ne cessait de croître: Paul Cernovodeanu (I) met en cause des statistiques de «sujets» britanniques – en 1834, par exemple, 150 à Galați. Une documentation abondante sur l'assimilation est employée par Mihai R. Ungureanu (I) à propos des conversions à l'orthodoxie. Celles-ci, encore rares au XVIII^e siècle, attestent le mouvement d'immigration, partant de Pologne et de Transylvanie après 1820: les catholiques et les uniates étaient alors beaucoup plus nombreux que les juifs. Les travaux de Radu Ștefan Vergatti (II–III) et de Marius Chelcu (IV–VII et X–XII) construisent la dynamique de la présence juive à Bucarest et à Jassy depuis 1850 jusqu'en 1939.

Les témoignages sur l'état des connaissances médicales et sur l'organisation des oeuvres de charité offrent une direction de recherche suivie par le docteur G. Brătescu qui est un spécialiste chevronné (I), par Lidia Trăușan-Matu qui consacre sa thèse à la médecine populaire (XIII–XV) et par Ligia Livadă, dont deux articles richement documentés étudient les prises de position au sujet de la pauvreté dans la société roumaine des XVII^e–XIX^e siècles (I et II–III). En outre, Maria Magdalena Szekely, en feuilletant de vieux papiers, y a trouvé des avis de remèdes mêlés à des recettes d'économie domestique (VIII–IX).

Une approche plus sociologique et plus anthropologique met ensemble divers exemples de l'état qui reliait les gens soumis au contrôle de la communauté.

Dans une analyse menée à travers les archives judiciaires, Constanța Vintilă-Ghițulescu ressuscite l'atmosphère des *mahalas* – les quartiers habités par le menu peuple – de Bucarest, où les suspicions, les rumeurs, les disputes entre voisins émergent des dépositions des accusés ou des témoins (VIII–IX). Violeta Barbu perçoit aux XVII^e et XVIII^e siècles la naissance de l'opinion publique. Or, cela veut dire aussi bien surveillance que stratégie de l'enseignement. Andi Mihalache a choisi une longue série de rapports de la police politique afin de montrer comment les agents enregistraient les conférences de N. Iorga, historien qui n'avait guère de réticence à traiter des sujets d'actualité (on verra que, en 1908, les informateurs étaient plus lucides et cultivés, tandis que, une trentaine d'années plus tard, leurs successeurs avaient été modélés par la routine du métier). Iorga lui-même, par sa rhétorique séduisante, parvenait à accomplir l'éducation civique d'un vaste public (VIII–IX et X–XII). Ramona Caramelea (XIII–XV) étudie des documents tout aussi éclairants, les discours prononcés lors des inaugurations d'écoles: c'est comme ça qu'on devenait patriote à une époque où le nouveau royaume de Roumanie avait besoin de la foi de ses citoyens. Cette tradition qui n'était pas encore totalement éteinte il y a une trentaine d'années est reflétée (IV–VII et VIII–IX, X–XII, XIII–XV) par deux textes autobiographiques. Les auteurs, un professeur de lycée et un prêtre, portent ainsi témoignage sur l'apprentissage que, jeunes paysans, ils avaient affronté pour se préparer à leur métier.

Le dernier volume offre une dizaine d'études qui se rapportent au monde animal, à sa place dans la vie quotidienne, à ses représentations visibles et dans l'imaginaire. Cette initiative inattendue achève de nous convaincre que la génération montante de médiévistes et de modernistes cherche des solutions novatrices et complexes.

Andrei Pippidi

Ernest OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU, Petre GURAN, Cornel Constantin ILIE, *STINDARDUL LITURGIC AL LUI ȘTEFAN CEL MARE*, Bucarest, 2011, 119 p.

Nous avons là le catalogue d'une exposition ouverte l'année dernière à Chișinău avant d'être inaugurée en janvier à Bucarest au Musée National d'Histoire. Une exposition très soignée. Le texte du catalogue qui l'accompagne est écrit en roumain, russe et français, avec une cinquantaine de planches et photos. Il faut dire que c'est la première édition scientifique d'un précieuse oeuvre d'art, la première après la restauration à laquelle elle a été soumise pendant sept ans.

Il s'agit d'une broderie religieuse exécutée en Moldavie en 1500, une bannière de procession offerte par le prince Etienne (le Grand) au monastère de Zographou. Le Mont Athos où se trouve cette fondation byzantine était, à l'époque, le siège de la mémoire de l'Empire, toujours vivante; il était la terre des saints et des ascètes; il est encore couvert de monuments enrichis par la piété des *basileis*. De sorte que le prince moldave fut un bienfaiteur de Zographou et la liste de ses nombreuses donations commence dès 1466. Outre les manuscrits envoyés à ce couvent et les rhipidia en argent qui sont également un don d'Etienne, Zographou avait conservé un objet liturgique de grande valeur: cette image de saint Georges, couronné par des anges, trônant et l'épée à la main, foulant aux pieds le Dragon. L'inscription en slavon porte la date et ajoute que c'est la 43^e année du règne d'Etienne. Celui-là venait justement de renouer une alliance anti-ottomane avec la Hongrie et était déçu de n'avoir pas pu obtenir l'appui, exigé par lui, de la Pologne-Lithuanie et de Venise. Comme le prince supplie le saint de lui accorder sa protection, il est normal de comprendre qu'il cherche un triomphe militaire en même temps qu'une victoire spirituelle (les observations judicieuses de Petre Guran à ce sujet nous rappellent que saint Georges est aussi, depuis 1487, le patron de Voroneț). Sur une autre bannière représentant saint Georges et que les moines de Zographou tenaient toujours pour une offrande d'Etienne, l'inscription confère au saint le titre de «compagnon des empereurs au combat» (p.107).

L'existence de cet étendard fut signalée pour la première fois en 1882, mais les photos que le roi Charles I de Roumanie a vu et qui ont été publiées par le grand slaviste Ioan Bogdan en 1902 n'ont été prises que plus tard, après la malencontreuse intervention qui a partiellement abîmé l'objet. Une seconde édition, due à l'érudit russe N.P. Kondakov, allait paraître tout de suite, en 1903. Les démarches des autorités roumaines pour ramener au pays cette relique historique, amorcées en 1915 par une initiative du consul à Salonique C.G.Ionescu, vont se précipiter deux ans plus tard, lorsque la situation critique de la Roumanie, envahie par les armées ennemies, a suggéré au Président du Conseil I.I.C.Brătianu d'utiliser la récupération de l'objet pour encourager l'opinion publique. L'opération a été possible grâce au concours de l'allié français: l'Armée d'Orient se trouvait à Salonique et le général Sarrail s'est déclaré d'accord en mars 1917. L'étendard fut enlevé aux moines et expédié à Paris, en attendant l'occasion propice pour l'envoyer au gouvernement roumain. La remise officielle au représentant diplomatique de la Roumanie eut lieu en juillet, en présence de Poincaré lui-même avec toute la pompe désirable. Ce n'est qu'en 1920 que ce voyage s'est achevé. Le Musée Militaire de Bucarest a conservé l'objet pendant cinquante ans; à présent, on peut le voir, resplendissant, au Musée National d'Histoire.

Un chapitre particulièrement intéressant donne tous les détails sur le processus de restauration que rendait nécessaire l'état avancé de dégradation de la broderie.

Andrei Pippidi

Vera Георгиевна ЧЕНЦОВА, *Икона Иверской Богородицы (Очерки истории отношений Греческой церкви с Россией в середине XVII в. по документам РГАДА)*, Moscou: «ИНДРИК», 2010, 416 pp.

Le livre est une collection d'études sur les relations de la Russie avec Mont Athos, le Patriarcat Œcuménique et l'espace sud-est européen en général. Les études ont comme point de départ les riches collections de documents grecs des archives russes. Les recherches de Vera Tchentsova sur ces documents grecs inédits ou peu connus ont eu comme résultat un nombre d'études publiées les dernières années.

Le point de départ de l'ouvrage est un fait historique: l'arrivée à Moscou, en 1648, d'une copie de la fameuse icône de la Vierge Portaitissa du monastère d'Iviron. Apportée en Russie par les moines Ivirites, la copie de l'icône était accompagnée par deux lettres grecques, l'une adressée au tsar et l'autre à l'archimandrite Nikon, ultérieurement patriarche de Moscou. Ces deux lettres sont la seule documentation strictement contemporaine de l'événement, à côté du récit de Paul d'Alep (exposant une version des faits dépendante de celle contenue dans les deux lettres). L'analyse de ces deux lettres